

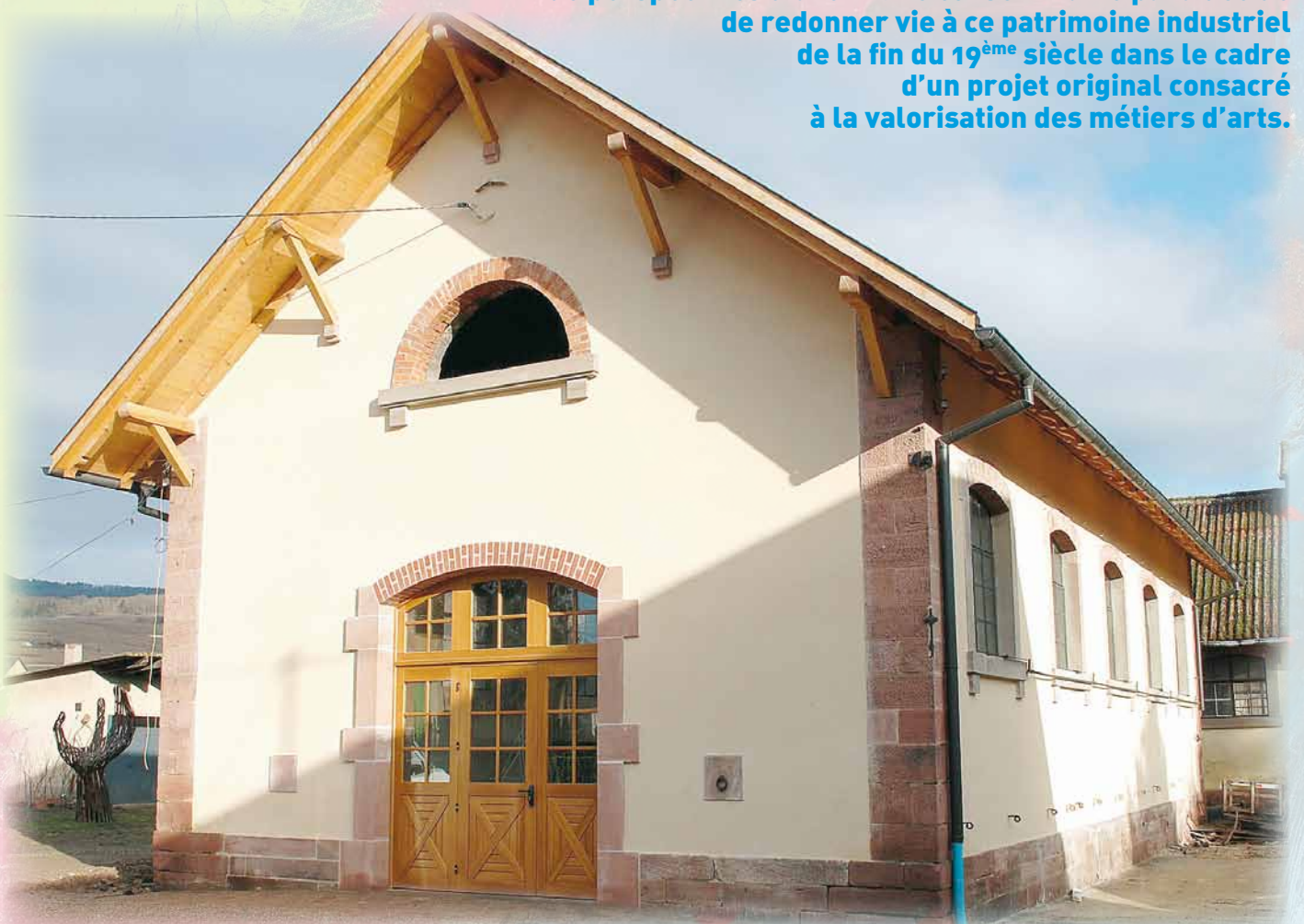
Cahier
détachable

La réhabilitation des anciens abattoirs municipaux

Un nouvel espace dédié aux métiers d'arts



La réhabilitation des anciens abattoirs figure dans le programme des projets annoncés par l'actuelle municipalité. Depuis quelques années les bâtiments ont subi de nombreuses dégradations faute d'entretien et de perspectives d'avenir. Le conseil municipal a décidé de redonner vie à ce patrimoine industriel de la fin du 19^{ème} siècle dans le cadre d'un projet original consacré à la valorisation des métiers d'arts.



Un peu d'histoire

L'abattoir près de la Tour des bouchers



A la fin du 19ème siècle l'ancien abattoir communal, situé à côté de la Tour des Bouchers, a dû être transféré à l'extérieur de la ville pour d'évidentes mesures de salubrité et d'hygiène publique. Dès l'année 1884, les sœurs de la Divine Providence se plaignaient des odeurs pestilentielles dégagées par l'abattoir établi à proximité. Situé en regard du dortoir du noviciat, les postulantes étaient incommodées par les exhalaisons fétides. Dans une lettre adressée au maire, le supérieur du couvent,

M. Worm, évoque de « **dangereux liquides mêlés de toutes sortes de détritres et de matières sanguinolentes qui propagent leurs miasmes dans tout le quartier** ».

D'après les archives, il aurait existé un canal de dérivation allant de l'abattoir jusqu'au Lutzelbach dans lequel les bouchers déversaient les résidus de la tuerie communale. Ce canal passait en plein milieu de la cour du couvent. Malgré la couverture de ce ruisseau qui manquait de pente, un rapport sanitaire spécifie que « **les miasmes trouvent mille issues dans les fissures du sol pour se répandre dehors et cela d'autant plus que les grilles par où s'écoulent les eaux pluviales offrent autant d'issues favorisant les émanations** ». Les médecins de la ville affirment que le rejet de toute sorte de déchets dans le Lutzelbach était la cause du typhus qui se propageait en ville.

Les sœurs du Bon Secours (actuelle maison Ste Famille) menaçaient de s'expatrier à Issenheim si l'on continuait à déverser les immon-

dices carnées dans le ruisseau qui passait à proximité immédiate de leur couvent. C'était à l'époque un établissement pénitencier doublé d'un orphelinat qui accueillait de jeunes détenues. Plusieurs sœurs ainsi que trois jeunes filles seraient déjà mortes de maladies infectieuses. Les autorités sanitaires ont fermé l'établissement et transféré les détenues vers Bavilliers.

Tout le monde était conscient du problème de salubrité, d'autant plus que l'on abattait de plus en plus de bestiaux dans la tuerie communale. En 1881, près de 3 000 bêtes y ont été tuées et le bâtiment n'était absolument plus adapté à sa mission. Le **Kreistierarz** (le vétérinaire cantonal) a saisi le préfet de ce problème récurrent. Ce dernier a ordonné la fermeture de l'abattoir qui ne répondait plus aux normes.

Un nouvel abattoir hors les murs

La municipalité a débattu de ce problème, mais sans trouver de solution. La ville est très endettée du fait de la chute du cours du bois et n'a pas de réserve foncière pour implanter de nouveaux abattoirs. On demande au préfet de surseoir encore quelques années, le temps qu'une commission municipale élabore un projet. Il fallait d'abord trouver un lieu à l'extérieur de la ville, loin des habitations et proche d'une rivière. On songe au Stangenweier. En 1886, le propriétaire, M Steinmetz de Karlsruhe, semble d'accord pour vendre le domaine de 117 ares au prix de 8 000 marks. Mais le prix paraît excessif aux édiles qui renoncent à la transaction. On trouve une autre solution : un industriel de la ville, M. Weissgerber, possède un pré à proximité et serait prêt à le céder à la commune pour un prix raisonnable. L'affaire est conclue.

Il reste à chiffrer le projet et trouver un architecte. La ville est prête à investir 30 à 40 000 marks et contacte un architecte colmarien, Auguste Hartmann, chargé d'élaborer un avant projet. L'estimation du premier projet est de 70 000 marks ; le maire demande alors à l'architecte de reconsidérer les plans pour s'inscrire dans une enveloppe budgétaire compatible avec les moyens financiers de la ville. Il faudra alors plusieurs variantes pour aboutir à un compromis. Pour boucler le budget la municipalité contracte un important emprunt.

Le permis est déposé au début de l'année 1887. En juillet la ville obtient l'autorisation de construire un nouveau centre d'abattage des animaux. L'entreprise Brutschi de Ribeauvillé participe à la construction des différents bâtiments. Ce nouvel abattoir devait desservir toutes les boucheries du canton. La conception de cet abattoir quasi industriel était considérée comme très moderne et res-

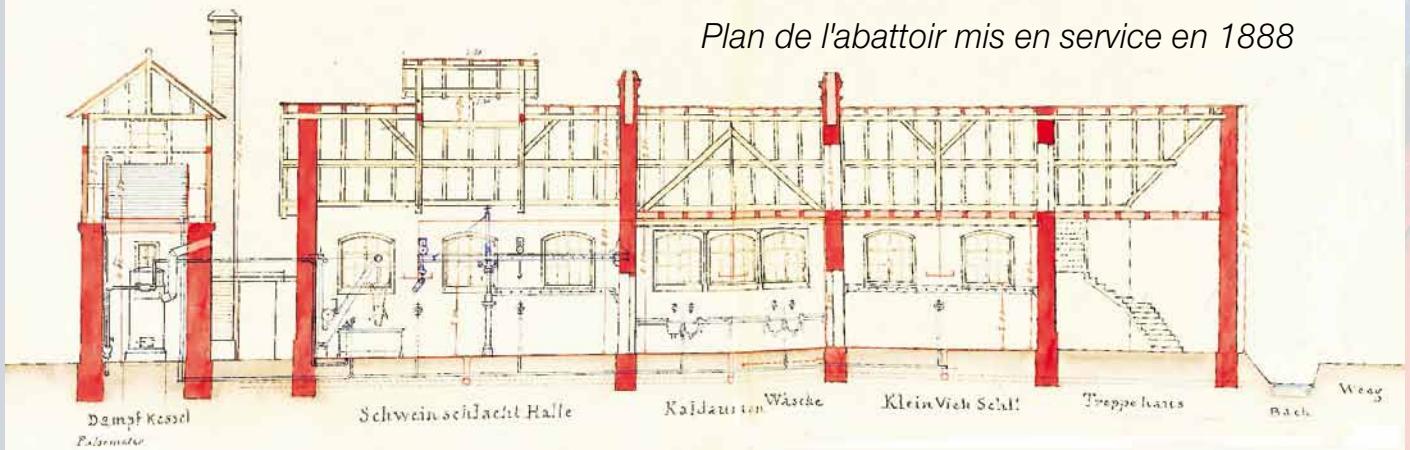
Un espace dédié aux métiers d'arts



La municipalité a décidé de faire des anciens abattoirs un lieu consacré aux métiers d'arts. Ce sera à la fois un espace de création artistique, de valorisation, d'exposition et de transmission des savoir-faire qui tiennent à la fois de l'art et de l'artisanat. Un forgeron d'art s'y est déjà installé dans une annexe. Pour ce qui concerne le bâtiment principal, la municipalité a saisi une occasion unique d'y établir le dernier atelier de lithographie traditionnelle existant encore en France. L'objectif est de créer un conservatoire des arts et techniques graphiques. Ce lieu ne sera pas un musée mais un espace pédagogique pour transmettre un savoir-faire en voie de disparition.

Notre région comprend quelques talents artistiques qui sont prêts à s'investir dans cette noble aventure.

Plan de l'abattoir mis en service en 1888



pectait toutes les mesures d'hygiène alimentaire connues à l'époque. Le coût des travaux s'élevait alors à 50 804 marks.

L'autorisation d'exploiter est délivrée le 12 juillet 1888. Mais à la réception des travaux le maire Hommel fait part de deux problèmes : les évacuations des eaux usées dans le Strengbach ne se fait pas normalement et la porte d'entrée est trop étroite pour y faire rentrer certains véhicules. L'architecte est sommé de remédier à ces dysfonctionnements.

En 1889 la ville édicte une réglementation, la **Schlachthaus-Ordnung**.

Celle-ci spécifie que :

- Tout bétail doit être abattu dans l'abattoir, sauf exception en faveur des habitants qui désirent saigner des porcs pour leur propre usage sans intention d'en faire commerce ;
- Chaque viande qui sort de l'abattoir devra être accompagnée d'un certificat de santé délivré par un vétérinaire autorisé ;
- Tout animal suspecté d'être malade ne peut entrer dans l'abattoir : il devra être remis à l'équarrisseur ;
- Chaque jour les lieux devront être lavés à grande eau : les déchets, les ordures et les résidus de bétails ne sauront être stockés dans l'abattoir.

Pour rentrer dans ses frais, la ville augmente sensiblement le prix de l'abattage, ce qui n'est pas du goût des bouchers et des consommateurs.

1965 : fermeture définitive

Ces abattoirs ont fonctionné jusqu'en 1965. Par la suite un garagiste y a installé ses ateliers. Plus tard les locaux ont servi de lieu de stockage pour les services techniques ou pour des associations. Dans les années 1990, les bâtiments ont été désaffectés et abandonnés à leur triste sort. A cette époque la municipalité n'a pas de projet pour ce lieu. Par chance cette friche industrielle n'a pas été rasée pour y construire des immeubles collectifs.

La précédente municipalité a décidé de conserver l'ensemble des bâtisses et de les restaurer progressivement. Il y a deux ans une entreprise locale a déjà rénové l'ancien château d'eau.

Cet été, la même entreprise a engagé d'importants travaux destinés à restaurer le bâtiment principal. Celui-ci a retrouvé son aspect original de 1888. Il convient de signaler que cet édifice a subi de nombreux remaniements architecturaux suite à un incendie et à des

réaffectations d'emploi. Il a été décidé de

conserver toutes les machineries destinées

à transporter les carcasses et à ventiler les

locaux.

L'art de la lithographie



Cette technique a été inventée par l'allemand Aloys Senefelder en 1796 et illustrée en Alsace par des artistes comme Engelmann ou Rothmuller. En France, Toulouse Lautrec, Daumier et bien d'autres ont diffusé leurs œuvres au moyen de cette technique. L'artiste dessine sur une pierre calcaire lisse et poreuse à l'aide d'un crayon gras. Ce dessin est fixé à l'aide de gomme arabique et d'acide. La pierre est humidifiée avant d'être encrée au rouleau. Puis l'imprimeur applique une encre avec un rouleau. L'encre ne se dépose que sur les parties dessinées, les zones vierges étant protégées de l'encre par la présence d'eau. Une feuille de papier est posée sur la pierre et le tout est passée sous la presse. Cette technique a connu un grand succès jusqu'à l'avènement des moyens modernes d'impression assistée par ordinateur.

Tom Borocco, le dernier artisan lithographe

La plupart des habitants de notre cité connaissent Tom Borocco, venu à maintes reprises à Ribeauvillé avec sa presse à bras d'un autre âge. Cet artisan est l'un des derniers lithographes encore en activité en France. Il est issu d'une lignée d'imprimeurs lithographes à l'œuvre à Colmar depuis 1852. Bien que jeune d'esprit, l'imprimeur aspire à une retraite bien méritée. Sans successeur, se pose pour lui l'épineuse question de la transmission de son patrimoine et de son savoir-faire. Il possède plusieurs presses datant de la seconde moitié du 19^{ème} siècle et une collection exceptionnelle d'archives constituées de pierres illustrées servant de matrices aux productions lithographiques. Les artistes les plus prestigieux ont collaboré avec la famille Borocco pour réaliser des œuvres originales. On peut citer Hansi, Eugène Noack, Tomi Ungerer, Raymond Waydelich, Tardy, Uderzo, Plantu, Dan Steffan...

Tom Borocco a fait des études spécialisées à Lille et Paris entre 1957 et 1962 et a obtenu plusieurs diplômes de reporter lithographe.

Par chance la famille Borocco a su préserver les anciennes presses lithographiques, obsolètes et logiquement vouées à la casse. Dans les années 1960, les techniques manuelles sont de plus en plus concurrencées par la technologie mécanographique. Tom Borocco, de retour au pays, entreprend une croisade pour conserver et rendre ses lettres de noblesse à la lithographie. Il parcourt les salons de France et des pays limitrophes avec ses machines d'un autre âge pour sensibiliser les amateurs et redonner



une seconde jeunesse à cette forme d'art spécifique.

A la veille de sa retraite, il vient de créer une association, le Cercle d'Arts Culturels Lithographiques, qui a pour vocation de pérenniser cet art et de former des artistes aussi passionnés que lui.

Tom Borocco et la ville de Ribeauvillé ont trouvé un accord pour installer l'ensemble de ses machines dans le grand hall. Ce sera à la fois un conservatoire de cet art graphique, mais aussi un lieu d'animation grâce à des stages ou des journées de découvertes. Notre objectif commun est de regrouper un patrimoine unique et d'as-

surer la transmission d'une compétence à quelques mordus de cette ancienne technique d'impression picturale afin de pérenniser cet art.

Ribeauvillé était connue pour ses impressions sur tissu. A présent notre cité pourra se targuer d'avoir sauvé une technologie d'impression picturale qui a fait la renommée de notre province dans la première moitié du 20^{ème} siècle.

Ce conservatoire vivant sera le trait d'union entre les artistes et le public. Il sera géré par une association et ne coûtera rien à la collectivité du point de vue de son fonctionnement.

Sans cette conjonction de bonnes volontés pour sauvegarder un patrimoine unique, les bâtiments et une technique d'impression, il est fort probable que les générations futures ne pourraient qu'admirer les œuvres mais sans mesurer la complexité de ces productions artistiques. L'installation de ce CONSERVATOIRE des ARTS et TECHNIQUES GRAPHIQUES sera l'un des maillons d'un projet plus global consacré à la valorisation de la création artistique.